

numéro 7

février 1996

[a r k h a i]
Αρχαί

Peter BANKI

Addendum
ou
Le secret en traduction

CONSIDÉRONS les paroles surprenantes de Saint Paul à propos du Christ :

« Il n'y a eu en lui que oui (*nai*). »¹

L'assimilation de l'affirmation à la sphère d'« onto-théologie » est toujours possible. De Certeau constate par exemple que le « oui » (*nai*) de Saint Paul est traduit par « *Est* » dans la *Vulgate*. Mais, au même endroit, il note une autre possibilité qu'il décrit comme la reproduction d'« un lapsus de l'histoire ». Il s'agit de la parole d'Angelus Silesius, un mystique du XVII^{ème} siècle :

« Gott spricht nur immer Ja » (Dieu ne dit jamais que Oui [ou: Je suis])²

Cette phrase fait résonner le nom hébraïque de Dieu (*Jahvé*) avec le phonème « *Ja* », employé en allemand. Par un effet de « *disschémination* », la présomption de l'unité indivisible et de l'intégrité du Nom de Dieu est rendue instable³. En principe, le nom de Dieu est intraduisible. Il est même intraduisible en hébreu, parce qu'il n'appartient pas au langage comme tel. *Jahvé* est une sorte de surnom remplaçant le véritable Nom de Dieu qui reste caché ou qui a été perdu. Un « reste », en quelque sorte ; « *Jahvé* » appartient à une série de noms hébraïques qui marque la non-présence du Nom dans le langage. Bien qu'ayant l'avantage d'être dérivé du tétragramme

¹ II^e épître aux Corinthiens 1, 19. Voir M. de Certeau, *La Fable Mystique*, Paris, Gallimard, 1982, p. 239.

² Angelus Silesius, *Cherubinischer Wandersmann*, II, 4. Voir aussi, M. de Certeau. « Ce oui se répète ensuite. Le même lapsus de l'histoire (le même oubli) se reproduit », *op. cit.*, p. 239.

³ Le mot « *disschémination* » a été « inventé » par Derrida lors de sa lecture de l'histoire de Babel (Voir *L'oreille de l'autre*, V1b Editeur, Montréal, 1982 ; *Ulysse gramophone, Deux mots pour Joyce*, Galilée, 1986 ; et « Des tours de Babel » in *Psyché*, Galilée, pp. 203-234).

« YHVH », « *Jahvé* » n'est nécessairement qu'une prononciation possible parmi d'autres.

En contresignant à la fois le *Non-Nom* juif (*Jahvé*) et l'affirmation chrétienne (*nai*), le « oui » (*Ja*) de Silesius n'effectue apparemment rien qui n'a déjà eu lieu. « *Gott spricht nur immer Ja* » est une traduction allemande de la parole de Saint Paul en grec. Celui-ci n'ajoute rien. Il ne dit pas autre chose, mais il laisse discrètement entendre une altérité dans ce qui semble avoir eu lieu sans elle. L'idiome du « *Ja* » garde la trace de l'effacement de « *Jahvé* » qui est illisible en grec. De cette façon, il se détache de la tradition chrétienne tout en restant à l'intérieur de cette tradition, sans qu'il se fonde pour cela sur la référence judaïque⁴. Le « *Ja* » ne rappelle pas nécessairement « *Jahvé* ». Il n'est pas une traduction dans le sens habituel du terme : la parole de Silesius n'affirme pas d'équivalence sémantique entre « *Ja* » et « *Jahvé* ». Si le « *Ja* » garde la trace de « *Jahvé* », il la garde en tant que trace effacée. Le *jeu* intraduisible entre les deux apparaît dans la parole de Silesius comme quelque chose d'accidentel, de superflu, sans justification étymologique ou biblique. Les conditions de la phrase ne garantissent pas que le *jeu* ait une signification. Son existence même n'y est pas assurée.

Cependant, c'est l'impropriété discrète autant que l'incertitude du geste qui lui donne une chance d'être inventif. On pourrait dire que la présence du mot hébraïque dans la parole de Silesius est « fantômatique ». Il n'y est pas rappelé comme un nom soutenu par une tradition dans laquelle la parole de Silesius s'inscrirait. Au contraire, le « *Ja* » répète « *Jahvé* » comme s'il ne répétait rien. « *Jahvé* » est là comme s'il n'était pas présent. Et il n'y aurait pas de critère permettant que l'on décide ici entre le visible et l'invisible, le réel et l'illusoire. La répétition n'a pas lieu dans le présent de l'énonciation. Le Nom qu'entend Moïse auprès du buisson ardent n'est

⁴ Autrement dit, l'idiome de ce « *Ja* » ne se réduit pas à l'identité ou à l'intériorité en-soi d'une tradition (soit le christianisme, soit le judaïsme). Il en conteste l'idée même.

pas tenu pour donné dans la parole de Silesius, et cela rappelle que ce nom n'a pas été donné dans le texte sacré. Par l'irréductibilité de son inscription graphique, le tétragramme « YHVH » marque un « lapsus de l'histoire », un « oubli » dont l'effet est l'impossibilité de s'adresser à Dieu ou même d'en parler. En rappelant « *Jahvé* » sans le rappeler — comme un fantôme en quelque sorte —, le « *Ja* » de Silesius rappelle ce « lapsus de l'histoire » qui marque en effet la singularité intraduisible de l'idiome « hébraïque ». Le même « lapsus de l'histoire » se reproduit également dans la mémoire du « *Ja* » dont l'effet est que l'on ne sait pas si « *Jahvé* » est vraiment là. Le secret, c'est-à-dire ce qui est le plus incommunicable, le plus solitaire, se partage ainsi sans se dévoiler. Le « *Ja* » reste lui-même intraduisible grâce au retentissement indécidable de « *Jahvé* » qu'il recèle.

En essayant à notre manière de traduire cet événement, nous nous rappelons que Silesius a écrit que « le plus (qu')impossible est possible »⁵. Il serait tentant de prétendre qu'il en donne ici une illustration. Mais une illustration présupposerait que l'événement ait lieu à un moment déterminé comme un fait démontrable, alors qu'il s'agit d'une répétition d'un « lapsus de l'histoire » qui *ne peut avoir lieu que dans la mesure où elle reste incertaine*. L'événement qui lie les deux phonèmes l'un à l'autre présuppose que le lien se tient en suspens. C'est seulement à la condition que l'on ne sait pas si le « *Ja* » rappelle « *Jahvé* » que ce « *Ja* » peut rappeler la désappropriation de « *Jahvé* ». En disant « non », Dieu ne peut dire que « oui ». En refusant de donner son Nom à l'autre, Dieu le lui donne sans réserve car aucun nom accordé à Dieu ne peut revenir à Dieu lui-même. Le refus n'assure le Nom propre de Dieu qu'en le disséminant *d'avance* puisqu'il est alors impossible de dire à qui il appartient. Le refus se traduit en affirmation. Le Nom singulier de l'Autre disparaît dans une invisibilité sans retour. Et pourtant, cette disparition marque la

⁵Angelus Silesius, « Le plus (qu')impossible est possible (*Das überunmöglichste ist möglich*). Tu ne peux de ta flèche atteindre le soleil, Je peux bien, de la mienne, prendre sous mon tir le soleil éternel. » *Cherubinischer Wandersman*, (IV, 153).

promesse d'une pluralité infinie de « noms ». Elle atteste du lieu de l'Autre en le disséminant⁶.

« Le même phonème (*Ja*) fait coïncider la coupure et l'ouverture, le Non-Nom de l'Autre et le « oui » du Vouloir, la séparation absolue et l'acceptation infinie. »⁷

Une telle promesse est lisible au moins dans une traduction de l'inscription sacrée hébraïque : « *Ehiè asher èhiè !* ». Puisque le Nom propre qui fut entendu par Moïse près du buisson ardent n'y est marqué qu'incomplètement, on a essayé de traduire la trace de celui-ci par un nom commun afin de remonter à la signification possible de ce refus. Cette traduction (qui est déjà une traduction en hébreu) est effectuée par la majorité des traducteurs français en employant le temps présent du verbe « être » à la première personne du singulier : « Je suis celui que je suis »⁸.

⁶Le « Non-Nom de Dieu » serait ici emblématique du don au sens heideggerien du terme : il effectue la désappropriation du donateur et ne saurait apparaître comme tel. En tant que secret absolu, le « Nom » serait le seul nom envers lequel il est impossible de s'endetter.

⁷M. de Certeau, *op. cit.*, p. 239.

⁸Je me permets de faire référence ici à la lecture de ce passage de la Bible fait récemment par M. Blanchot sous le titre « Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida » (*Revue Philosophique*, n° 2, 1990, pp. 167-173). En soulignant que c'est seulement grâce au témoignage de Moïse que nous connaissons la réponse qui lui fut donnée, et que Moïse était « sans maîtrise de voix, bègue sans doute », Blanchot avance qu'il appelle « une pensée téméraire », « une proposition si hardie que je suis persuadé qu'elle est une tentation ». Dans le « Je suis celui que je suis », il suggère que nous entendions le redoublement d'une Voix bégayante, « riche par le bégaiement, de sorte que si Moïse s'exprimait en latin, il dirait : *Sum, Sum.* » (p. 171) Cette hypothèse à laquelle Blanchot assiste « en tremblant » (p. 171) s'impose dans la mesure où elle marque la divisibilité du lieu d'émission du (refus du) Nom propre. Dès que l'on entend la *possibilité* de l'itération non-intentionnelle (le bégaiement de Moïse) à l'intérieur de l'auto-présentation/dissimulation divine, il n'est plus évident de savoir qui parle — soit en se nommant, soit en refusant de se nommer. Á

Depuis la traduction de la bible en grec (la traduction de « la Septante »), le secret du Nom de Dieu est interprété régulièrement comme un témoignage de la nature de l'être qui lui est propre : « *Ego eimi ho ôn* » : « Je suis celui qui est », « Je suis l'existant ». Le refus du Nom témoigne d'une existence au-delà de ce qui est présent, visible ou manifeste à l'homme : le mystère d'une suessentialité, d'un Être au delà de l'être. Cependant, la grammaire hébraïque permet une autre traduction, choisie par exemple par Chouraqui : « Je serai qui je serai »⁹ Cette traduction nous semble beaucoup plus fidèle dans la mesure où elle figure le vide du Nom. Une telle traduction autorise à ne plus considérer le Nom de Dieu comme le propre de Dieu, car le secret se livre alors entièrement à l'à-venir. Plutôt que l'affirmation d'un sujet qui reste dans sa disparition identique à lui-même, le secret annonce l'espace ouvert d'une promesse *messianique*. Le « je » de « je serai » s'institue à partir de cette promesse qui se lie d'avance à une confirmation à venir.

Il serait impertinent d'affirmer que le « oui » de Silesius signifie l'accomplissement de cette confirmation : la parole du Messie qui vient à « combler un manque » dans le « YHVH » hébraïque. Il est sans doute possible de l'interpréter de cette façon, puisque le « *Ja* » est aussi une traduction du « *nai* » de Saint Paul attribuée justement au Christ, le messie. Mais l'intérêt de ce geste réside, pour nous, dans le fait qu'il est impossible de dire s'il apporte à la promesse une signification ou un contenu. Il serait plus juste de prétendre qu'il renouvelle cette promesse. Il laisse se répéter le vide de la promesse comme l'affirmation de l'infini sous un autre nom.

partir de l'hypothèse de ce redoublement, ni l'origine ni la destination de ce qui y est écrit n'est assurée.

⁹ *La Bible*, Desclée de Brouwer, 1989, p. 120. Cf. Blanchot, *ibid.*, p. 170-171.